

T 5003 20

20

Chan. A. DEDENON

CINQ PÈLERINAGES

DANS LE BLAMONTOIS

Notre-Dame de la Bonne-Fontaine, à Domjevin

Notre-Dame de Bon-Succès, à Fricourt

Notre - Dame des Ermites, à Avricourt

Notre-Dame de Lorette, à Saint-Martin

Notre-Dame de la Délivrance, à la Grande-Haye

Monstra te esse matrem.

NANCY
ANCIENNE IMPRIMERIE VAGNER
3, Rue du Manège, 3

1926



CINQ PÈLERINAGES

DANS LE BLAMONTOIS

DB 38416

T 5003.20

38641

Chan. A. DEDENON

CINQ PÈLERINAGES

DANS LE BLAMONTOIS

Notre-Dame de la Bonne-Fontaine, à Domjevin

Notre-Dame de Bon-Succès, à Fricourt

Notre - Dame des Ermites, à Avricourt

Notre-Dame de Lorette, à Saint-Martin

Notre-Dame de la Délivrance, à la Grande-Haye

Monstra te esse matrem.

NANCY

ANCIENNE IMPRIMERIE VAGNER

3, Rue du Manège, 3

1926

NIHIL OBSTAT

Nanceii, die 25 martii 1926.

E. MARTIN, *can. tit.*
ensor deputatus.

PERMIS D'IMPRIMER

Nancy, le 25 mars 1926.

L. JÉRÔME,
Vic. gén.

LETTRE

DE

M. le Vicaire général JÉRÔME

CHER MONSIEUR L'AUMONIER,

J'ai lu avec un très pieux intérêt les pages que vous consacrez au culte de la Sainte Vierge dans ce pays de Blâmont qui vous est cher. A faire revivre l'histoire de ces pèlerinages de Notre-Dame, — à la Bonne Fontaine de Domjevin, à Avricourt, à Saint-Martin, à Fricourt, à la Grande-Haye de Nonhigny, — vous avez mis toute votre piété, toute votre dévotion à Marie, comme aussi tout votre amour pour cette petite patrie du Blâmontois, au charme reposant, dont nous savons que vous vous faites une joie, en toute occasion, de recueillir les vénérables souvenirs. Je suis heureux de vous en exprimer ma très vive satisfaction, et, bien volontiers, au Permis d'imprimer que vous sollicitez, je joins mes félicitations et mes remerciements. Avec vous je

forme le vœu — je suis sûr qu'il sera exaucé — que ces pages doctes et pieuses fassent mieux connaître ces pèlerinages, sanctuaires modestes, mais très vénérés et très aimés, où l'Auguste Mère de Dieu a reçu pendant de longs siècles l'hommage de nos pères, où elle se plaît toujours à répandre les bienfaits de sa puissance miséricordieuse sur les pèlerins qui viennent l'invoquer avec confiance.

Je vous prie d'agréer, cher Monsieur le Chanoine, l'expression de mes sentiments religieusement dévoués.

L. JÉROME,

Vicaire général de Nancy.

Nancy, le 25 mars 1926, fête de l'Annonciation de la Très Sainte Vierge.



AVANT-PROPOS

A certains jours de l'année, comme les lundis de Pâques et de Pentecôte, nombreux sont les pèlerins qui se rendent vers d'humbles sanctuaires, érigés en pleine campagne par la piété des aïeux. Cette touchante coutume est en grand honneur dans le Blémontois. Dans un espace restreint, on y peut compter cinq lieux de pèlerinage, tous consacrés à la Sainte Vierge, tous entourés de la vénération populaire. Ce sont : **Notre-Dame de la Bonne-Fontaine**, à Domjevin ; **Notre-Dame de Bon-Succès**, à Fricourt, près de Remoncourt ; **Notre-Dame des Ermites**, à Arricourt ; **Notre-Dame-de-Lorette**, à Saint-Martin ; **Notre Dame de la Délivrance**, à la Grande-Haye, près de Nonhigny. Si l'on étendait quelque peu la zone du Blémontois, on pourrait y ajouter : **Notre-Dame Consolatrice des Affligés**, l'antique Madone du Cloître de Saint-Sauveur et **Notre-Dame Immaculée**, vénérée dans l'église de Neuwiller,

la première du diocèse qui fut placée sous ce vocable, après la définition du dogme en 1854.

Certes, nos âmes vibrent toujours au nom de la Mère de Dieu : c'est le résultat heureux d'une éducation chrétienne et de nos traditions lorraines. Cependant on peut s'étonner que tant d'empressement mène encore les foules vers de pauvres chapelles, alors que l'église paroissiale contient des autels mieux ornés et plus à la portée des fidèles. Quel charme religieux attire, vers les sanctuaires que nous avons nommés, une affluence si fidèle et des prières si confiantes ? Rien ne l'explique mieux que la connaissance des origines et des phases diverses de ces lieux de pèlerinage. Cette question nous a paru intéressante à étudier. Dégager cette histoire du passé, la présenter avec ordre et clarté, tel est le but des notices qui suivent.

Déjà plusieurs publications ont abordé ce sujet : le lecteur en retrouvera ici toutes les données, combinées avec les renseignements fournis par les annales du pays.

Les pèlerinages locaux que nous décrivons, sont loin de valoir en importance les grandioses manifestations de Lourdes ou les solennités de Notre-Dame de Sion. Ils ont pourtant leur physionomie particulière et leur rôle bienfaisant. Nous leur garderons leur place modeste, en reconnaissant leurs avantages propres, celui entr'autres d'être plus accessibles et de pouvoir être renouvelés plus souvent.

Du reste, la piété, qui s'y donne rendez-vous, est-elle donc si négligeable ? Elle est l'écho lointain de la dévotion des moines pour la Sainte Vierge, surtout des moines de Senones, grands bienfaiteurs de ces régions. Elle est une tradition séculaire que les générations se sont transmise religieusement et qu'il serait dommage de laisser périr. Elle est une expression touchante de la foi et de la piété populaire. Elle est enfin une de ces gracieuses manifestations du culte de la Sainte Vierge, dans lesquelles l'Eglise, en prévenant toute superstition, laisse à ses enfants une liberté plus expansive et une simplicité plus familière.

Cette matière, nous le savons, est avant tout d'ordre religieux. Aussi, nous empressons-nous de déclarer à l'avance notre ferme intention d'accepter les jugements que l'autorité religieuse pourrait prononcer à ce sujet. Nous protestons encore que, dans l'exposé des faits touchant au surnaturel, nos expressions et nos appréciations n'ont d'autre sens que celui qu'autorisent ses décisions.

Puissent ces humbles pages trouver auprès des lecteurs un accueil bienveillant ! Puissent-elles faire connaître et aimer davantage nos pèlerinages locaux et rendre encore plus vive au cœur de nos compatriotes la confiance filiale envers la Vierge Marie !



NOTRE-DAME DE LA BONNE-FONTAINE

A DOMJEVIN

Lointaines Origines

Dans un léger repli de la campagne monotone, à distance à peu près égale de Domjevin, de Manonviller et de Vého, se trouve la Bonne-Fontaine. Grâce à cet isolement, on n'y déplore jamais l'encombrement des touristes. Il faut être tout près pour apercevoir la jolie chapelle gothique qu'on a construite dans le vallon humide. Des buissons touffus l'entourent ; de grands arbres, peupliers et tilleuls, l'ombragent. Par devant se trouve la source, naturelle en cet endroit, qui alimente un bassin propre, recouvert d'une grille. L'eau coule abondante, limpide, silencieuse et va grossir un ruisseau tout proche, qui répond au nom de Chazal : c'est toute *la Bonne-Fontaine*.

Mais, depuis longtemps, cette eau est réputée bienfaisante, non pas qu'on lui attribue une vertu spéciale, tenant à ses propriétés naturelles, mais parce que, mystérieux auxiliaire de la Providence,

elle a valu, en maintes circonstances, des grâces ou des faveurs divines à ceux qui en usaient, après avoir prié de tout leur cœur.

Ce nom de Bonne-Fontaine n'a prévalu que depuis un demi-siècle. Auparavant et depuis longtemps, on appelait ce lieu : *Notre-Dame sous la Croix* ; c'est même le titre officiel, donné à la chapelle, lors de sa bénédiction, le 28 octobre 1851. D'où provenait ce premier vocable, assurément peu commun ?

Dans sa brochure (1), M. l'abbé Meyer, le regretté curé de Domjevin, suppose que ce titre a été donné en souvenir du nom ancien de la paroisse, dite : Village sous la Croix, et non en mémoire de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Cette opinion nous paraît douteuse, car aucun des documents qui ont passé sous nos yeux ne mentionne cette appellation. Il nous semble, au contraire, plus probable de penser qu'au lieu indiqué fut honorée une Vierge de Pitié, adossée au pied de la croix. La description en est facile et nous est suggérée par des images semblables, que l'on voit encore au carrefour des routes, surtout dans la région de Neufchâteau. Sur un socle assez large, la croix dresse son fût élancé ; au bas, la Mère de Dieu est assise, tenant sur ses genoux le divin Crucifié qu'elle contemple avec douleur : c'est bien la

(1) Voir : *Souvenir de la Bonne-Fontaine*, 19.2, p. 7.

Vierge sous la Croix (1). Pour qu'on s'étonne moins de voir un monument pareil à Domjevin, peut-être est-il bon de rappeler que les cures de Domjevin et Manonviller, paroisses sœurs, furent des filiales du Prieuré du Chesnois (2), situé autrefois non loin de la gare actuelle d'Emberménil, et qu'elles furent desservies jusqu'à la Révolution par des chanoines réguliers, envoyés par l'abbaye de Chaumousey.

A supposer qu'un nom aussi caractéristique ne soit pas une présomption suffisante, pour admettre la présence d'une *Piéta* à la Bonne-Fontaine, nous ferons valoir une autre raison tirée de la tradition locale. Celle-ci affirme, en effet, que le culte de la Sainte Vierge, en cet endroit, est d'une ancienneté immémoriale, sans préciser, il est vrai, sous quelle forme. Nous invoquons ici le témoignage de l'abbé Guillaume qui a fait, vers 1860, une enquête sur les petits pèlerinages locaux usités en Lorraine et qui a consigné les renseignements obtenus dans un livre intitulé : *Le Culte de la Sainte Vierge en*

(1) On peut voir encore un calvaire de ce genre dans une rue de Favières.

(2) Le prieuré du Chesnois fut fondé en faveur de Chaumousey au cours du xiii^e siècle, peu après celui de Xures (1190) et celui de Fricourt (1198). Son passé fut des plus modestes. Depuis le xvi^e siècle, il fut réduit à l'état de simple ferme, sans religieux, gardant néanmoins sa chapelle, dédiée à Saint Barthélemy ; dès lors, les curés de Domjevin et de Manonviller prirent alternativement le titre de prieur du Chesnois.

Lorraine. Ses données valent au moins comme indices des traditions ayant cours de son temps. Or, reproduisant les déclarations de M. Mengin, enfant du lieu et curé de Blâmont (1834-1868), il nous dit : « La dévotion à *Notre-Dame sous la Croix* perd son origine dans les ombres du passé. Les générations, en se succédant, se sont transmis un profond respect pour ce lieu sanctifié et une confiance sans limite en la vertu des eaux de la Bonne-Fontaine. Du reste, d'innombrables guérisons de toutes sortes d'infirmités entretenaient, comme elles entretiennent encore aujourd'hui, ce respect religieux et cette filiale confiance. Le pèlerinage à *Notre-Dame sous la Croix* a été dès longtemps recommandé aux personnes affligées (1). »

Comment l'image de la Vierge douloureuse a-t-elle été jadis associée à cette fontaine ? Si l'absence de documents nous prive de réponse précise à ce sujet, qu'il nous soit permis de faire deux rapprochements qui ont leur intérêt. D'abord, Domjevin eut à essuyer tous les malheurs communs à la Lorraine. De plus, en 1308, il subit un véritable désastre, que lui infligea une incursion messine ; au dire des chroniques, « tout y périt, bestes, meubles, bleif et vin » (2). Un hameau répondant au

(1) Voir : *Histoire du Culte de la Sainte Vierge en Lorraine*, t. II, p. 92.

(2) Voir : *Archives départementales Meurthe-et-Moselle*. B. 660. 21.

nom de Frisonviller, situé sur le ban de Domjevin fut anéanti, au point qu'il n'en reste même plus trace dans les désignations du cadastre (1). Qui sait si le choix de l'image douloureuse n'a pas son explication dans cet événement ? Ne serait-ce pas sous l'instigation du clergé local que prirent vogue les pratiques populaires qui s'adressaient à la Vierge sous la Croix ? Quand éclata la Révolution, un courant existait, de l'aveu de l'autorité religieuse, mettant en faveur auprès des fidèles l'image sacrée de la Vierge et la source voisine, considérée déjà comme privilégiée.

L'Ere des Prodiges

Chose singulière, ce furent les temps troublés de la Révolution, qui donnèrent le plus de relief au culte de *Notre-Dame sous la Croix* et lui valurent un prestige plus éclatant. Ce mot de prodiges, dont nous nous servons, doit être pris dans son sens le plus large. Avant d'entrer dans les détails, déclarons simplement que nous nous bornerons à rapporter les rumeurs qui ont eu cours, sans vouloir les accréditer, puisqu'aucune enquête

(1) Frisonviller, plusieurs fois nommé dans les chartes du XII^e et XIII^e siècle, comme hameau comportant habitations et moulin, n'est plus cité que comme *breuil* dans le partage de 1311, préparé par le comte de Blâmont. Jusqu'à preuve du contraire, il serait assez naturel de le placer dans le voisinage de la Bonne-Fontaine.

autorisée n'en a contrôlé la valeur. Nous élaguons même les points que l'imagination a pu inventer. Nous reconnaitrons enfin que, même ainsi réduits, les récits, dont nous nous faisons l'écho, ont subi la contradiction et restent encore vivaces après plus d'un siècle.

Donc, au temps de la Révolution, Domjevin et Manonviller, rattachés au district de Lunéville, furent soumis à l'application des lois contre le culte catholique. Les deux curés, Poincaré à Domjevin (depuis 1780), et Fischer à Manonviller (depuis 1785), prêtèrent tous les serments et restèrent sur place, sans être inquiétés. Après la Toussaint de 1793, les églises furent fermées et, dans l'été suivant, les signes religieux, placés au dehors des églises, renversés et brisés. On peut croire que la Vierge de la Bonne-Fontaine eut le même sort. L'odieuse tyrannie fut arrêtée cependant par un réveil religieux que l'histoire a nommé *réaction thermidorienne* et qui fut assez sensible dans la région blâmontoise (1). Les faits que nous

(1) Les *Archives départementales* renferment plusieurs pièces relatant des dénonciations aux Comités de Salut public, pour tentatives de réouverture des églises. A Ancerviller et à Badonviller, le sonneur est accusé d'avoir laissé la porte ouverte et permis à des fidèles d'y venir prier. Ailleurs, on s'était mis à orner les autels, comme aux anciens jours de fêtes ; les membres des congrégations se montraient les plus ardents à reprendre les offices de la Sainte Vierge.

allons relater, semblent se rapporter à ce mouvement et doivent être placés dans les années 1796 ou 1797. Le thème général en est que la Sainte Vierge fit sentir plusieurs fois sa présence, près de la *Bonne-Fontaine*, promit des grâces à ceux qui useraient de son eau et demanda l'érection d'une chapelle pour qu'on y vint prier. Quant aux circonstances, les deux paroisses, Domjevin et Manonviller, ont chacune leur version, qui trahit visiblement le désir d'y jouer le rôle prépondérant.

Manonviller (1) est en tête, en revendiquant pour ses habitants deux apparitions dans la même année. La première est fixée au jour de l'Assomption. Les époux Michol, de la rue Haute, braves chrétiens déjà âgés, s'occupaient, près de la Bonne-Fontaine, de leurs avoines, compromises par les pluies ; ils songeaient à la tristesse de ce jour sans offices religieux et priaient. Soudain ils furent saisis d'un indicible sentiment que la Sainte Vierge était là, qu'elle leur conseillait d'aller à la fontaine et demandait l'érection d'une chapelle. Quand ils s'expliquèrent, leurs voisins se moquèrent d'eux, mais ils gardèrent leur conviction intime. Peu après, le fils d'un sabotier du lieu s'étant blessé à la jambe, en arrachant

(1) Voir un petit livre, plein d'humour, intitulé *Souvenirs d'un petit villageois lorrain* par Jean Manonviller (p. 72 et seq.). L'auteur, qui emprunte ce pseudonyme, est l'abbé Joseph Poirine, enfant de Manonviller, mort aumônier du lycée de Nancy.

des pommes de terre, vit son mal empirer au point qu'on craignit pour sa vie. La *Micholette* s'enhardit à lui proposer de recourir à la Bonne-Fontaine, mais le malade et ses parents opposèrent un refus formel. Devant l'imminence du péril, ils finirent cependant par céder et on appliqua sur le mal une compresse imbibée de l'eau de la Bonne-Fontaine. Le lendemain, tout danger avait disparu et la guérison rapide déconcerta toutes les prévisions ; les rires furent désarmés. La deuxième manifestation eut lieu après la Noël. Le berger, nommé Divoux, faillit périr au lieu dit : *les Patis*, près de la Bonne-Fontaine. Il s'était enlisé, le soir venu, dans la boue et la neige et craignait la mort, quand il implora l'assistance de la Sainte Vierge. Comme les Michol, il eut l'impression qu'Elle venait à son secours et lui répétait ses instructions relativement à la fontaine et à la chapelle. Il put regagner sa demeure, reconnaissant, mais impuissant à convaincre ses concitoyens. Tel est le résumé des récits, transmis jusqu'à ce jour.

Domjevin allègue d'autres faits qui semblent postérieurs. L'abbé Mengin, qui les relate dans le livre de l'abbé Guillaume, semble un témoin très sérieux, presque contemporain des événements et renseigné par les nombreux membres de sa famille. « De 1789 à 1802, dit-il, la croyance à « diverses apparitions de la Mère de Dieu, à « l'endroit où s'élève aujourd'hui le sanctuaire de « Domjevin, accrut d'une manière prodigieuse la

« dévotion à la *Vierge sous la Croix* et multiplia « les processions et pèlerinages, malgré les efforts « de l'impiété alors triomphante. Les récits cir- « constanciés de ces apparitions d'une belle Dame « blanche à des âmes innocentes faisaient sur ma « jeune intelligence la plus vive impression. De « ces personnes privilégiées, j'en ai connu cinq « ou six ». D'autres prodiges du même genre sont attribués à l'année 1803. Cependant on ne peut que regretter l'absence de tout contrôle sérieux. Leur nombre finit par inquiéter et, plus encore l'étrangeté de ces statuettes merveilleuses aperçues dans l'eau avec ou sans flambeau, telles que les décrit un narrateur dont la bonne foi est hors de doute.

On comprend l'effervescence causée par de telles rumeurs et par les commentaires qu'elles suscitaient. Plus les esprits forts ricanaient, plus les partisans de la Vierge accentuaient leur attachement : la clientèle de la Bonne-Fontaine allait plutôt en augmentant. C'est pourquoi les autorités civiles s'émurent de ces manifestations et essayèrent de les réprimer. Des patriotes furent envoyés plusieurs fois de Lunéville à Domjevin avec mission d'enrayer les progrès de la superstition. Une fois même, 25 carabiniers furent détachés pour y tenir garnison. « Mais un tel « appareil guerrier, lisons-nous dans le récit de « l'abbé Guillaume (1), ne pouvait arrêter les

(1) *Histoire de la Dévotion à la Sainte Vierge*, t. II, p. 95.

« pèlerins. Comment, avec quelque apparence de
« raison, gourmander de pauvres gens paisi-
« bles, désarmés, venus pour boire l'eau d'une
« fontaine et, tout au plus, en emporter quelques
« gouttes dans leurs maisons ? Un ministre,
« instruit de ce qui se passait à Domjevin, résolut
« d'y mettre bon ordre par un moyen efficace. Il
« prescrivit à l'administration civile d'enjoindre
« au maire de Domjevin de remplir de matières
« *fort inciviles* le bassin de la fontaine, afin
« d'inspirer désormais aux visiteurs obstinés le
« dégoût et le mépris. Le père de l'abbé Mengin
« ceignait alors l'écharpe municipale. Cet homme
« honorable couvrit de planches, chargées de
« fumier, le bassin de la fontaine et sut, de la
« sorte, la soustraire aux profanations. »

La critique historique est maintenant très
sévère ; il lui est permis de passer au crible toutes
ces rumeurs. Elle en gardera, sans doute, assez
pour nous permettre de voir, dans tous ces faits,
d'abord un signe des temps, puis un sourire du
Ciel après la tourmente et un encouragement de
la Vierge Marie à reprendre les pratiques chré-
tiennes.

La Chapelle

La construction d'une chapelle se fit longtemps
attendre. Les débuts du XIX^e siècle, avec les
guerres de l'Empire, imposaient d'autres soucis.
Le curé Poincaré, réconcilié sur place, n'était pas

homme à l'entreprendre ; démissionnaire en 1805,
il alla mourir à Lunéville en 1808. Son successeur
à Domjevin, Nicolas Forcombat, enfant du lieu,
remplit une belle tâche, en remettant sur pied
la paroisse, en ramenant ses ouailles aux offices,
en organisant une congrégation de la Sainte
Vierge qui eut grand renom. Quand la mort le
frappa (1836), les pèlerinages étaient toujours
fréquentés, mais la chapelle toujours à venir.
Cependant on la souhaitait. On dit même qu'un
berger de ce temps, assurément fort pieux,
déclara un jour, tant il était impatient, que si on
tardait à l'entreprendre, il ferait lui-même un
édifice en planches (1). Une guérison qui fit grand
bruit vers 1850 semble avoir été plus efficace et mit
fin à l'irrésolution. On peut y ajouter foi et l'accep-
ter telle qu'elle est racontée par Jean Manon-
viller (2).

Un riche bourgeois de Lunéville, dont le nom
n'est pas cité par discrétion, fut atteint à la
jambe d'un mal implacable, rebelle à tous les
soins et qui empirait, malgré les meilleurs trai-
tements. On connaissait bien à Manonviller ce
chasseur intrépide qui, dans ses randonnées,
s'arrêtait parfois à l'auberge et ne craignait
pas d'effaroucher les villageois par ses propos

(1) *Histoire de la Dévotion à la Sainte Vierge en Lor-
raine*, t. II, p. 96.

(2) *Souvenirs d'un petit villageois lorrain* p. 91

d'incroyant. Or, les médecins ayant avoué leur impuissance, sa famille lui conseilla de recourir à la Bonne-Fontaine. Son premier mouvement fut un refus, puis, vaincu par la douleur, il demanda d'être porté à la source. A peine eut-il lavé le membre malade qu'il s'écria : « Je suis guéri ». Trois jours après, il put marcher ; toute la contrée le sut.

La population de Domjevin ne tarda pas à prendre la décision qu'elle reculait depuis si longtemps. S'il faut en croire le poème naïf, mais sincère, que composa l'abbé Mengin à cette occasion (1), tous se mirent à l'œuvre sous la direction du bon curé Claude (1841-1879), les laboureurs charriant les matériaux, les autres prêtant leurs bras. Ce que l'abbé Mengin ne dit pas, c'est que lui-même fut le principal instigateur. Il était alors au plus beau temps de son ministère, et il travaillait à édifier la belle église que nous admirons à Blâmont. L'architecte Vautrin lui dessina pour la Bonne-Fontaine le plan d'une coquette chapelle, au mois de mai et, pour l'automne, tout était fini. L'inauguration eut lieu le 28 octobre 1851. Le Journal *l'Espérance* (31 octobre) relate en termes enthousiastes cette cérémonie : « Par le temps le plus magnifique et le plus inespéré, M. Delalle, vicaire général, a fait la bénédiction de la cha-

(1) Voir : l'abbé GUILLAUME : *Op. cit.* p. 97 à 102.

« pelle sous le vocable de *Notre-Dame sous la Croix*. Qu'il était beau de voir le monde accouru de toutes les paroisses environnantes et même de localités assez éloignées ! Il y avait environ 4.000 personnes groupées autour de la chapelle »,

Le bourgeois de Lunéville dont nous avons raconté la guérison se hâta d'apporter ses béquilles en *ex-voto*. Il fit mieux, il donna une statuette de la Sainte Vierge pour être placée dans la niche qui domine l'autel. Il était fier de la montrer, écrit Jean Manonviller, et quand il gravissait la grande rue de notre village, il disait à qui voulait l'entendre : « Voyez, j'ai fait mettre au bas : Elle m'exauça ». Peu après, la statue fut arrachée et mise en pièces. Un fou, paraît-il, pénétra dans l'édifice isolé, s'acharna contre l'image sainte, emporta les béquilles et les rares objets qu'il trouva et fit du tout un brasier.

En apprenant cet accident, l'excellent M. Régnier, juge de paix de Blâmont, qui plus tard devint prêtre et prélat de la maison du Pape, s'empressa d'offrir à son ami, le curé Mengin, de quoi réparer le malheur et fit expédier à Domjevin la statue qui orne encore la chapelle de la *Bonne-Fontaine*. Elle est de grande dimension et reproduit l'image de Notre-Dame des Victoires à Paris. La population de Domjevin l'intronisa en grande solennité ; les jeunes filles la portèrent depuis l'église jusqu'à la chapelle et reçurent en souvenir une image gravée à cet effet (1856).

Comme pour répondre aux avances de la terre, le ciel se plut à accorder une nouvelle guérison, l'année même de l'inauguration de la chapelle. Ce fut une personne de Blâmont qui en bénéficia. Louise-Elisabeth Piant, atteinte d'un mal incurable au bras, était soignée en vain par divers médecins à l'hôpital de Blâmont, quand elle recouvra soudain la guérison et l'usage du membre malade en le plongeant dans la Bonne-Fontaine de Domjevin. Une enquête fut faite par les abbés Mengin et Marsal bien connus ; les témoignages des Sœurs sont irrécusables ; les certificats des médecins sont évasifs. On ne conclut pas au miracle proprement dit ; toutefois on ne peut nier une guérison tout à fait extraordinaire et qui fut durable. Un procès-verbal de ce fait est aux archives de l'Evêché.

Naguère, en une clinique de Nancy, une jeune fille qui avait trouvé à Lourdes une guérison peu commune, était examinée par un professeur célèbre. Son état avait été constaté avant son départ, puis, après son retour. Or, devant ses élèves attentifs, le praticien ne put s'empêcher de dire : « Mademoiselle, je vous félicite, vous pouvez vous vanter d'avoir été *touchée* par la Sainte Vierge ». Acceptons le mot, sans prononcer celui de miracle. Combien de solliciteurs, accourus à la Bonne-Fontaine, furent ainsi *touchés* ! combien de désirs ont été exaucés ! Sans doute toutes les demandes, ayant en vue des biens temporels, n'ont pas été accordées, comme on le souhaitait. Toute-

fois les suppliants ont obtenu des grâces spirituelles plus précieuses et ont trouvé la force de supporter courageusement l'épreuve et de mener une vie plus chrétienne et plus sainte.

Pèlerinages marquants

Depuis l'inauguration de la chapelle, le courant des pèlerinages ne s'est pas interrompu. C'est aux lundis de Pâques et de Pentecôte que l'affluence est la plus forte. Domjevin et Manonviller s'associent à ces fêtes. Une messe solennelle est célébrée en plein air et les pèlerins l'entendent avec piété. On a regretté plusieurs fois les distractions bruyantes, qui donnaient à ces *Rapports* (1) un aspect de fête foraine, mais le zèle des curés a su écarter ce désordre.

En dehors de ces jours, les visiteurs sont plus rares ; il en vient toutefois en toute saison. Ils débouchent par les sentiers, l'âme absorbée par le secret de leur démarche et récitant un chapelet sur chaque ban qu'ils traversent. Dans la chapelle toujours ouverte, ils s'agenouillent, accomplissent les dévotions promises et vont à la source puiser de l'eau vive, pour en boire et en remporter.

Les Ephémérides du pèlerinage contiennent peu de faits saillants. La guerre de 1870 attira beaucoup de monde à la Bonne-Fontaine, surtout aux environs de l'Assomption. L'invasion était à ses débuts ; les familles étaient en proie aux plus

(1) Nom donné dans ce pays aux réunions de pèlerinages.

grandes angoisses et beaucoup déjà étaient en deuil. La chapelle n'eut rien à souffrir, mais, par prudence, on avait transporté la statue à l'église de Domjevin; on la remit après la conclusion de la paix. Pendant nombre d'années, les pèlerinages furent assez ternes; aux jours les plus fréquentés, on ne comptait que 150 ou 200 personnes, venues plutôt pour une promenade de plaisir. Avec zèle, les curés firent peu à peu prévaloir la piété, de sorte que, vers 1900, le pèlerinage avait retrouvé sa splendeur et son cachet. Le chiffre de mille pèlerins fut plusieurs fois dépassé; l'affluence et l'édification progressaient en même temps.

À l'époque fâcheuse de la Séparation, il faut signaler un attentat révoltant contre la paisible chapelle. En raison de son isolement, il était facile d'escompter l'impunité. On ne sut jamais à la suite de quelles excitations ni par quelles mains ce sacrilège fut accompli. Aux premiers jours de juin 1908, on trouva le crucifix de l'autel suspendu par moquerie aux branches d'un arbre voisin; le 4, d'ignobles ordures souillèrent la statue; le 2 août enfin, c'était un pillage complet de l'édifice odieusement sali. L'indignation fut à son comble, quand se répandit la nouvelle. Une cérémonie de réparation fut décidée pour le dimanche 16 août, à 3 heures. L'annonce en fut faite seulement dans quelques églises. Cependant 1 500 personnes accoururent pour protester et prier. « Pendant une heure, relate la *Semaine Religieuse* du 22 août, un souffle du Ciel passa

« sur cette foule et on eut comme une vision de Lourdes. En voyant l'indifférence des uns, l'hostilité des autres, nous, prêtres, nous sommes tentés de nous dire que la foi est morte dans les cœurs et que nos efforts sont stériles. Cette démonstration est un encouragement; elle nous montre qu'au fond des âmes les plus indifférentes subsiste encore une étincelle de foi. Profitons des circonstances pour écarter les cendres et ranimer le foyer ».

Le 26 mai 1912 fut choisi pour commémorer le 60^e anniversaire de la chapelle. Ce fut une fête éclatante et bien préparée par le pieux curé Meyer. Environ 3.000 personnes s'y rendirent; tous les curés voisins étaient présents, ainsi que les chanoines Carier, enfant de Domjevin et doyen de Saint-Nicolas-de-Port, et Masson, curé de Villers-lès-Nancy. M. le vicaire général Ruch, depuis évêque de Nancy et de Strasbourg, donna le sermon, avec son onction habituelle, sur ce sujet : La Sainte Vierge est la Bonne Fontaine où l'âme vient puiser un soulagement à tous ses maux; elle est la source d'où découlent tous les biens. Cette fête, au dire d'un témoin, dépassa toutes les espérances (1).

La guerre mondiale était proche; elle éclata brutale en août 1914. Pendant quatre années, la chapelle de la *Bonne-Fontaine* fut exposée aux plus grands dangers de destruction. Au début, le

(1) *Semaine Religieuse de Nancy*, 15 juin 1912.

bombardement du fort de Manonviller, situé à faible distance, et la ruée des Allemands pouvaient l'anéantir : elle resta indemne. Dans la suite, la défense du front français aurait dû lui être plus funeste encore, puisqu'elle se trouvait englobée dans un secteur occupé par l'artillerie lourde. Par une sage précaution, la statue avait été transportée à Bénaménil. Bientôt la chapelle émergea seule et presque sans blessure d'un sol criblé d'obus de tous calibres ; un seul projectile l'atteignit et lui causa de légers dégâts. Les troupes de toutes sortes, qui se succédaient là, auraient pu l'endommager. Mais, quand les soldats en parlaient à l'arrière, c'était pour dire : « La Bonne-Fontaine ? oui, nous la connaissons, elle nous sert de cuisine, mais il n'y en a pas un seul pour lui manquer de respect. »

La guerre finie, j'avais hâte de revoir la *Bonne-Fontaine*. Peu de personnes firent le pèlerinage du lundi de Pâques 1919. La campagne était doublement en deuil avec son manteau d'hiver et son sol affreusement troué ; sur le paysage mélancolique, la chapelle, avec son toit rouge, jetait une note joyeuse. Durant quatre ans, elle avait affronté les coups d'une épouvantable canonnade et elle était toujours debout. Non loin, un fort, qu'on avait cru imprenable, profilait sur l'horizon ses ruines chaotiques, accumulées en moins de huit jours. Quel saisissant contraste, bien propre à représenter la sécurité des âmes sous l'égide de Celle qui avait veillé sur ces lieux !

La confiance en *Notre-Dame de la Bonne-Fontaine* fut prompte à renaître et le pèlerinage annuel reprit bien vite sa belle allure. Celui de la Pentecôte 1922 surpassa tous les précédents par le nombre des pèlerins, évalué à 3.000, et par l'édification de leur tenue.

M. l'abbé Renault, dans un spirituel compte rendu de la *Semaine Religieuse*, pouvait écrire : « Cette fois, nous avons eu un vrai pèlerinage. Le programme, en effet, était plein de promesses » et il fut bien rempli. Monseigneur l'Evêque avait « accepté de présider la cérémonie et de prononcer le discours de circonstance ; c'était la première fois que pareil honneur était fait au concours, d'ordinaire plus modeste, des riverains de la Vezouze (1). » En termes pleins d'onction et de piété, Sa Grandeur exhorta son auditoire attentif à une confiance sans bornes envers Marie, *co-rédemptrice* du genre humain, sa participation si touchante aux souffrances du divin crucifié, lui donnant droit de puiser à pleines mains dans le trésor de ses mérites. Ce fut, bien à propos, l'explication de la fête récemment instituée sous le titre de *Notre-Dame-Médlatrice*.

Que le branle si bien donné se perpétue ! Que *Notre-Dame de la Bonne-Fontaine* soit pour toute la région la source intarissable de tous les biens ! Que les pèlerins accourent nombreux à sa fontaine

(1) Voir : *Semaine Religieuse de Nancy*, 1922, p. 322.

et à sa chapelle, répétant à la Vierge ce que lui disait un poète (1) :

Vierge, nous venons boire à la Bonne-Fontaine.
La forêt devant vous courbe ses verts arceaux.
Pour vous ne cesse point le concert des oiseaux
Et le vent adoucit sa voix brusque et hautaine.

Le voyageur lassé d'une course lointaine
Respire la fraîcheur auprès de ces roseaux
Mais son âme s'abreuve à de célestes eaux,
Comme au puits de Jacob fit la Samaritaine.

Quand le pâtre naïf, en des gestes touchants,
Vous offre un gros bouquet de simples fleurs des champs,
Il voit, sur votre bouche, errer un doux sourire.

Et si quelque pêcheur, au pied de votre autel,
Songeant à son passé, se lamente et soupire,
Vous recueillez ses pleurs pour les porter au ciel.

(1) Ce sonnet a été publié par la *Semaine Religieuse* du 10 mai 1924, sous le nom de M. le chanoine SÉGAULT, professeur au Petit Séminaire de Bosserville. Nous lui sommes redevable de conseils précieux pour la rédaction de ces pages ; qu'il nous soit permis de lui en exprimer ici notre vive reconnaissance.



NOTRE-DAME DE BON-SUCCÈS

A FRICOURT (Remoncourt)

Origines du Pèlerinage

Fricourt est peu connu : il tient si petite place en une région solitaire et éloignée. C'est une ferme pauvrete, sur le territoire de Remoncourt. Elle est blottie en un ravin profond et, pour y arriver, il faut descendre, de quelque côté qu'on vienne, de Xousse, de Vaucourt, de Lagarde ou de Moussey. Les pèlerins s'y présentent surtout à la Nativité de la Sainte Vierge (8 septembre), pour honorer *Notre-Dame de Bon-Succès*.

Cette appellation est rare, unique même, si l'on en croit la table dressée par les Bollandistes. Pourtant son sens est clair : par Marie nous-viennent toutes les grâces ; par Elle aussi, toutes les réussites ; disons toutefois : toutes les réussites selon Dieu, donc, les *Bons Succès*. Il se peut aussi que sous ce terme de basse latinité « *de bono Successu* » se cache une signification tout autre,

mais rien n'en transperce dans les documents qui nous restent.

Ce vocable fut choisi au XII^e siècle et donné à l'église d'un modeste prieuré qu'on nomma *Fricourt*. Sa fondation nous reporte à l'an 1198, sinon à 1153, comme le prétend Dom Calmet. Elle est due, comme les prieurés de *Vic* (1123) et de *Xures* (1129), à une bienfaisante famille du Chaumontois, qui avait de vastes possessions autour de Parroy. Un de ses membres les plus connus est Cunégonde de Richécourt, célèbre par ses générosités en faveur de l'abbaye de Senones. Ses enfants, dévoués comme elle au grand monastère vosgien, n'hésitèrent pas à détacher des parties de leurs domaines, pour en faire donation à Dieu et à ses moines. Dans les prieurés tels que le nôtre, vivaient par petits groupes de deux ou trois, des religieux qui consacraient leur vie et leur savoir aux paysans des alentours. Ainsi s'exerça la bienfaisante influence du christianisme ; ainsi s'étendit jusqu'à cette région lointaine la domination religieuse de Senones.

Fricourt fut, dès son origine, *l'église-mère* pour Remoncourt, Xousse et Vaucourt. Les Bénédictins y implantèrent la dévotion à la Sainte Vierge sous le titre que nous avons indiqué. C'était bien dans les traditions de Senones, où, chaque jour, après l'office, la communauté allait, dans la chapelle de la Rotonde, chanter gravement l'Antienne à la Sainte Vierge. Ici, la fête principale fut la Nativité du 8 septembre, ou *Petite Notre-Dame*,

comme on dit encore. Le *Rapport* annuel, qui s'est perpétué jusqu'à nos jours, est donc le témoin d'un culte sept fois séculaire.

On peut croire que, suivant les usages anciens, une confrérie y fut érigée. Les membres étaient convoqués à certains jours. Plusieurs de leurs démarches ont pu être favorisées de grâces ou de succès, comme la Mère de Miséricorde en accorde toujours quand on l'implore. Il n'en faut pas plus pour expliquer les pèlerinages du passé, sans qu'il soit question d'apparitions ou de miracles.

Phases diverses du Pèlerinage

Pèlerinage et prieuré furent longtemps solidaires, cela se devine. Jusqu'au XVI^e siècle, le Prieuré resta prospère. Il suppléait aux paroisses non encore formées et la confrérie servait de trait d'union entre ses divers groupes. L'œuvre bénédictine était encouragée par des dons. Cependant, de divers côtés, les villages tributaires des prieurés aspiraient à l'autonomie religieuse. Pour être mieux desservis, ils voulurent une église en propre et des curés résidant. Ce fut le déclin des prieurés, réduits désormais au rôle de simple habitation pour le moine qui devait recueillir les revenus ; la vie paroissiale y gagna et l'activité monacale sut trouver un autre cours.

En 1468, Remoncourt fut érigé en vicairie amovible avec Xousse comme annexe et même, en 1480, ces deux lieux furent rattachés à la Collé-

giale de Blâmont, en vertu d'une bulle de Sixte IV. Fricourt fut donc laissé à lui-même et son titulaire bénédictin réduit à traîner une mourante vie. Bientôt après (1504), le bénéfice fut mis en Commende (1), c'est-à-dire, attribué à un dignitaire qui se contentait d'en percevoir les revenus sans l'habiter et cet état de choses dura jusqu'en 1704.

Cependant le culte de *Notre-Dame de Bon Succès* ne s'éteignit pas ; il explique, au contraire, qu'en 1504 la chapelle ait été remise à neuf, car, sans cela, elle n'aurait plus eu de raison d'être (2). Il reste le chœur de cet édifice ainsi restauré. Les caractères en sont bien ceux de l'architecture du temps : ogives flamboyantes aux fenêtres, nervures à la voûte et colonnes sans chapiteaux (3). En 1600, la chapelle fut de nouveau restaurée, grâce à un subside important, accordé par le duc Charles III, à Didier Richard, religieux de

(1) Voir LEPAGE : *Pouillé de Metz*, p. 128 et 189. Cet auteur le qualifie même d'ermitage en 1544.

(2) Voir : *Documents pour servir à l'histoire des Vosges*, t. III, p. 86. A la demande de Messire Léonard BARCHET, chanoine de Vic, et curé de Remoncourt et Fricourt, le coadjuteur de Metz, Conrad HEYDEN, vint consacrer les deux autels de Fricourt. On sait qu'il avait sa résidence à Vic et son château d'été à Lagarde.

(3) Un chœur de la même époque subsiste encore à Autrepierre, Avricourt, Foulcrey et, avant la dernière guerre, à Leintrey, Veho, Xousse.

Senones « pour agrandir l'église de Fricourt, parce qu'elle est devenue le centre d'un pèlerinage florissant (2). » Ce Didier se fixa même au prieuré, avec le titre de curé de Remoncourt et Fricourt, de 1605 à 1625 ; sa présence favorisa certainement l'antique dévotion.

Bientôt après, ce fut une longue éclipse, causée par les malheurs de la Lorraine. Pourtant la chapelle ne fut pas détruite par les Suédois, comme le furent les villages environnants. La vie religieuse reprit vers 1660, sans tenir compte du prieuré, dont l'évêque de Metz avait détaché les paroisses qu'il reformait à Remoncourt et à Xousse (1668). Finalement l'ancien cloître rentra sous la règle bénédictine (1704) et revit la présence d'un moine. Avec lui, la dévotion traditionnelle reprit quelque vigueur. C'était cependant trop peu. Ne pouvant subsister seul, le petit établissement fut fondu avec le prieuré de Saint-Christophe de Vic (1777) et ce fut sa dernière étape avant de sombrer dans la Révolution. Pour en tirer parti, le prieur de Vic l'affirma tel quel, en spécifiant dans le bail que la chapelle serait conservée à sa destination et ouverte à tout pèlerin, surtout aux quatre grandes fêtes de la Sainte Vierge et tous les vendredis. Les pèleri-

(2) Voir : *Documents pour servir à l'histoire des Vosges*, t. III, p. 87.

nages avaient donc repris leur cours (1). Quand la Révolution eut prononcé la confiscation des biens religieux, ceux de Fricourt furent mis en vente à une date inconnue ; le prieuré avait cessé de vivre.

Le Pèlerinage au XIX^e Siècle

La Sainte Vierge veillait sur le lieu d'où lui étaient venus tant d'hommages. Après la vente nationale, le petit domaine tomba en la possession d'une famille honorablement connue à Nancy sous le nom de Guerrier de Dumast. Aussitôt qu'il le put, le nouveau propriétaire s'efforça de réveiller le culte traditionnel à *Notre-Dame de Bon Succès* et d'arracher la chapelle à une désolation qui avait trop duré. Quelle pitié, en effet, de la voir utilisée pour des usages vulgaires avec ses murs tout lézardés ! Ce n'est qu'après 1830, que le pieux baron put donner suite à ses projets. L'ancien édifice avait été enclavé dans des bâtiments nouveaux avec lesquels il faisait corps. Il fallait consolider les murs, isoler l'ancien chœur des locaux de ferme et y rattacher une salle suffisante pour servir de nef. Ainsi rajeuni, le sanctuaire

(1) On sait que les premiers fermiers furent Jacques-Louis Klein et Dominique Mayeur de Blâmont. Leur bail, expirant en 1785, fut repris par Christophe Duchesne et son gendre Muller ; bien que calvinistes, ceux-ci respectèrent toujours la clause relative à Notre-Dame de Bon Succès.

pouvait servir à la célébration de la Messe. Pour fêter la restauration du lieu sacré et ranimer le pèlerinage, M. de Dumast fit convoquer les fidèles de la contrée à une cérémonie fixée au 11 septembre 1833. M. le vicaire général Dieulin, enfant de Xousse, vint réinstaller la statue de la Sainte Vierge et bénir son sanctuaire ; le clergé des environs et un millier de personnes assistèrent à la fête. On peut lire, au livre de l'abbé Guillaume (1), les réflexions enthousiastes tombées de la plume du pieux baron. « Dans la foule, écrit-il, nombre « d'âmes constantes, qui voyaient se relever ainsi, « contre toute espérance, des autels dont elles « avaient visité les débris, en y portant leurs « prières, éprouvaient, avec de bien douces larmes, « ce qu'a dit le Roi-prophète, que la fidèle attente « du pauvre ne demeure pas frustrée pour tous « jours ». A la suite, on trouve une pièce de vers dont les stances lyriques chantent le bonheur de voir la foi triompher de l'esprit philosophique.

Depuis ce jour, la dévotion à *Notre-Dame de Bon Succès* ne s'est pas refroidie ; son autel, peu somptueux, a toujours ses attraites pour le pays du Haut-Sanon. On y apporte des demandes de tout genre, parfois même en grand mystère, car, c'est un fait avéré et point du tout blâmable, les plus

(1) Voir : *Histoire du Culte de la Sainte Vierge en Lorraine*, t. II, p. 107 et 110.

empressés au pèlerinage sont d'ordinaire les *jeunesses* en quête d'un bon succès pour leurs projets de mariage.

Le Concordat ayant supprimé la cure de Remoncourt, les curés de Xousse furent tout désignés pour s'occuper du pèlerinage et ils tiennent à cœur de conserver tout son éclat au *Rapport* du 8 septembre. La messe y est célébrée avec des chants plein d'entrain; un sermon éclaire et enflamme la piété des pèlerins; l'édification ne laisse rien à désirer. L'affluence, variable en raison des travaux agricoles, est rarement inférieure à 200 personnes dont la plupart viennent de Mézières, Lagarde et Mousse.

Depuis la mort du vénéré M. Guerrier de Dumast, plusieurs propriétaires ont passé à la tête du petit domaine sans que rien ait été changé aux traditions religieuses. Hélas ! la guerre récente vient encore d'interrompre le pèlerinage. Le sanctuaire est de nouveau plongé dans la désolation. Quand finit l'occupation allemande (1918), on ne retrouva ni la statue vénérable, ni l'autel, ni aucun autre meuble. Pour la cinquième fois, au moins, l'œuvre de restauration est donc à reprendre. Elle se fera, nous l'espérons, et déjà, croyons-nous, les populations chrétiennes du Haut-Sanon en sont préoccupées. Nul doute qu'elles ne s'accordent avec les propriétaires actuels, pour rétablir sur son trône accoutumé l'image de *Notre-Dame de Bon Succès*. La dévo-

tion si douce, pratiquée à Fricourt envers la Reine du Ciel, doit conserver là son foyer sept fois séculaire. Qu'elle rallume sa flamme, et que, dans cette contrée vouée aux durs travaux des champs, subsiste le gage béni de tous les bons succès !



NOTRE-DAME DES ERMITES

A AVRICOURT

La chapelle dédiée à Notre-Dame des Ermites au village d'Avricourt, n'est pas un but de pèlerinage attitré ; cependant elle reçoit bien des visiteurs qui s'y rendent avec la pensée d'invoquer ici la Madone vénérée à Einsiedeln, en Suisse.

Dans cette portion extrême du Blémontois, les pratiques religieuses s'inspirent plutôt des traditions messines, puisque ce pays fit partie du diocèse de Metz jusqu'au Concordat et qu'après la paix de 1871, il lui fut de nouveau rattaché. Les pèlerinages de cette région s'acheminent vers Saint-Ulrich, Saint-Quirin, Sainte-Odile, plutôt que vers Saint-Nicolas-de-Port, Notre-Dame de Sion, ou Notre-Dame de Bon-Secours. Quant à Notre-Dame des Ermites, en Suisse, c'est le pèlerinage par excellence. Au temps jadis, on se nommait, par les villages, les intrépides, hommes ou

femmes, qui l'avaient accompli par longues étapes, une fois, plusieurs fois même dans leur vie. Alors, quelle matière à récits étonnants, quel thème à broderies pour le grand renom de la Madone lointaine !

C'est un pèlerinage de ce genre et une grâce obtenue par l'invocation de Notre-Dame des Ermites qui sont à l'origine de la chapelle d'Avricourt. C'était vers 1748. Un marchand, nommé Joseph-Nicolas Deviot, homme pieux et probe, exerçait à Avricourt un commerce prospère. Une famille juive, établie en face, devint jalouse de ses succès et résolut de le dépouiller. Un soir donc, plusieurs membres de cette famille se glissèrent dans sa demeure, envahirent sa chambre, quand ils le crurent endormi, et essayèrent de l'étouffer dans son lit. Impuissant à se défendre, Deviot se crut perdu. Il adressa aussitôt une ardente prière à Notre-Dame des Ermites et promit de lui ériger une chapelle dans son jardin de la Barre, si elle le tirait du danger. Comme il faisait ce vœu, ses agresseurs tentaient un nouvel effort pour le serrer plus vigoureusement. Or ce mouvement le sauva ; sa tête passa entre les traverses du lit et il put respirer ; il demeura dès lors immobile, comme s'il était mort. Les malfaiteurs, ainsi trompés, se hâtèrent d'emporter ce qui leur convenait et regagnèrent leur logis ; on en fit justice. Le marchand n'oublia pas sa promesse et, en 1749, il fit construire la chapelle qui se voit encore aujourd'hui ; il y plaça une statue qui reproduit l'image

d'Einsiedeln : Vierge noire, portant l'enfant sur son bras, et habillée de l'ample manteau brodé.

Il faut avouer que cette chapelle fut, pour son fondateur, l'occasion de plusieurs désagréments. Le XVIII^e siècle, on le sait, abondait en chicanes. L'autorisation d'y célébrer la messe fut d'abord accordée, puis retirée. Deviot vit sa chapelle classée comme oratoire domestique, mais interdite à tout culte public ; il fallut se soumettre. La Révolution mit fin à ces démêlés, mais fit à l'édifice un sort plus funeste, en le déclarant *bien national* et en y installant une Salpêtrière pour les besoins de l'armée. Les frères Baltz y distillèrent des *Salins* jusqu'en 1795. Le bâtiment inoccupé fut vendu en 1811. Mais l'acquéreur eut la bonne pensée de lui rendre sa première destination, il le restaura et en fit don à la fabrique paroissiale. La faveur de l'autorité ecclésiastique et l'empressement des fidèles revinrent sans peine à un lieu qui gardait un souvenir religieux. On prit l'habitude de s'y rendre en procession, aux Rogations et à l'Assomption, et la Messe y fut célébrée pour des intentions particulières.

Nous ne dirons pas que ce sanctuaire attire des foules ou voit des solennités imposantes ; il reçoit cependant de fréquentes visites. Les fidèles y apportent des demandes ou des remerciements. Leur passage est discret ; il édifie par sa spontanéité et son recueillement. On n'en attend pas plus d'un petit pèlerinage. Que les âmes pieuses

lui gardent leur faveur, à défaut de pèlerinages lointains, difficiles à entreprendre. Que Notre-Dame des Ermites reste secourable aux bonnes gens d'Avricourt !



NOTRE-DAME DE LORETTE

A SAINT-MARTIN

Origines de la Chapelle

Revenons aux rives de la Vezouze, à Saint-Martin, où l'on pouvait goûter naguère une savoureuse friture, arrosée d'un vin claret et odorant le soufre. C'est un village ancien, assis en plein soleil dans un cirque de coteaux, large fer à cheval, planté de vignes. La pente est raide jusqu'à l'église. Dépassons le moutier massif, dont la tour arbore toujours le vieil auvent lorrain et montons par l'âpre chemin du bois Vannequel. Nous voici enfin sur la crête, qui surplombe les anneaux capricieux de la rivière. Une chapelle est là, toute neuve, offrant sa silhouette gracieuse que domine une grande statue de la Vierge : c'est Notre-Dame de Lorette. Pourquoi un pèlerinage en ce lieu écarté ? Quelle raison de lui donner ce titre

inattendu ? c'est la question qui se pose, aussitôt que le regard a parcouru le vaste horizon.

L'enquête de l'abbé Guillaume sur les pèlerinages de la Sainte Vierge en Lorraine n'a pas négligé cet humble sanctuaire. Pour expliquer sa fondation, elle rapporte une vieille tradition du pays. Pendant les guerres du ^{xiv}^e ou du ^{xv}^e siècle, un général, campé sur cette côte, aurait promis à la Vierge qui est « terrible comme une armée rangée en bataille » de lui ériger ici-même un autel, s'il remportait la victoire (1).

Les traditions locales reposent généralement sur un fond de vérité, dont les contours ont été ensuite amplifiés et embellis. Ici, nous ferons grâce du général, dont le titre invite à sourire, si on le place au ^{xv}^e siècle. Nous abandonnerons aussi la grande bataille dont on ne trouve aucune trace dans les annales de l'époque. Nous gardons cependant le fait de guerre que vient confirmer la récente découverte d'ossements humains mêlés à des armes, précisément en cet endroit. Ce détail significatif révèle une sépulture non de pestiférés, comme il s'en trouve ailleurs, mais de combattants inhumés sur place. En bâtissant une chapelle au milieu de leurs tombes, on a voulu, semble-t-il, appeler la protection de la Sainte Vierge sur leur mémoire. C'est dans la même pensée que fut érigée, aux portes de Nancy, la chapelle des Bourguignons, après la fameuse bataille de 1477.

(1) Voir : GUILLAUME, t. II, p. 122.

Il faudrait des documents positifs pour déterminer avec certitude la date et les circonstances de cette rencontre sanglante. Or ils sont totalement défaut. Citons néanmoins un fait qui peut répondre aux données du problème. Il nous est fourni par les annales du Blémontois et plus spécialement par celles de la Seigneurie d'Herbéviller. C'est l'attaque du sire de Courgiron contre cette seigneurie, en juin 1401. On était en pleine guerre de Cent ans, et notre région subissait les mêmes épreuves que la Lorraine et la France. Cet aventurier, parti de Dudelange, près de Thionville, vint ravager le domaine d'Herbéviller. Était-ce simple brigandage d'un routier se rendant en France, comme tant d'autres, ou plutôt vengeance d'un Messin contre une famille dont l'influence à Metz grandissait chaque jour? On ne sait. Toujours est-il que l'assaut fut terrible contre les trois *maisons fortes*, appartenant à la famille seigneuriale d'Herbéviller. Saint-Martin et La Tour souffrirent plus que Lannoy. Des renforts demandés au comte Henry IV de Blémont furent lents à venir et plusieurs jours se passèrent dans l'angoisse. Enfin la délivrance fut apportée par le valeureux Olry, second fils du comte de Blémont. Il était à Saint-Mihiel, après avoir pris congé du comte de Bar, quand il apprit, le 14 juin, la détresse d'Herbéviller. Accourir avec ses hommes, franchir la distance en moins de deux jours, disperser les Messins agresseurs par une brusque attaque, ne fut qu'un jeu pour l'intrépide cheva-

lier. Dès lors, rien d'étrange qu'une escarmouche ou même le choc principal n'ait eu lieu sur la côte de Saint-Martin, dans la direction que durent prendre les fuyards (1). Le nombre des victimes importe peu. Il fut suffisant pour que l'on érigeât une chapelle votive en leur mémoire.

On objectera peut-être que le choix du titre de *Notre-Dame de Lorette*, donné à la chapelle, exige une date plus récente, puisque, d'après de bons auteurs, le culte de la Sancta Casa ne s'est répandu en Lorraine qu'au temps du duc Charles III (2). Nous accorderons volontiers que les pèlerinages à *Notre-Dame de Lorette*, en Italie, furent surtout en vogue vers 1585, en raison des privilèges dont les papes de ce temps les avaient enrichis. Mais il nous paraît hors de doute que la Madone de Lorette était connue de nos ancêtres bien avant la fin du XVI^e siècle, comme le prouve l'usage déjà fréquent, vers 1400, de donner au baptême le gracieux nom de Lorette (3).

(1) Voir pour ce fait : SERVAIS. *Annales du duché de Bar*, t. II.

(2) Voir : *Semaine Religieuse de Nancy* 1921, p. 259.

(3) On peut citer à Blémont *Lorette de la Chambre*, épouse de Jean Fontoy dont la vie s'est écoulée entre 1390 et 1440 : *Lorette d'Herbéviller*, née vers 1400, épouse de Geoffroy d'Esch, fille de Jean III, le plus distingué de sa famille, qui remplit auprès des comtes de Blémont un rôle particulièrement méritoire et qui pourrait passer pour l'auteur de la chapelle de Saint-Martin, si elle devait être attribuée à ce temps.

Notre opinion d'ailleurs ne prétend pas s'imposer. Quelle que soit l'origine de cette chapelle, il reste qu'échappant à toutes les vicissitudes, le culte de Notre-Dame de Lorette s'est perpétué jusqu'en plein XVIII^e siècle. Dès cette époque, les renseignements sont plus précis, grâce à l'ermitage qui lui fut ajouté.

L'Ermitage de Notre-Dame de Lorette

Nous n'avons aujourd'hui qu'une connaissance incomplète de la vie érémitique assez répandue alors et disparue après la Révolution. Dans nos contrées, les ermites suivaient une règle, dite de Saint Jean-Baptiste et de Saint Antoine. Ils se fixaient de préférence à proximité d'un lieu de pèlerinage pour le garder ou pour se rendre utiles aux pèlerins qui s'y rendaient; leur vie austère et édifiante en imposait aux fidèles, qui en parlent encore avec vénération. On cite dans notre contrée : l'ermitage Saint-Thiébaud, entre Foulcrey et Gogney; l'ermitage Saint-Jean, à Blâmont; La Rochotte, à Deneuvre; Grand-Rupt, près de Gerbéviller; surtout Montfort, à Magnières, qui paraît avoir été le berceau de l'institut.

D'après H. Lepage, un seul ermite résidait, vers 1770, à Notre-Dame de Lorette : il était natif de Saint-Martin et se nommait François Chalot. Cette donnée est tout au moins incomplète, car son nom ne se trouve pas dans les anciens papiers de la paroisse. D'autre part, le registre de la

Confrérie du Saint-Sacrement, établie en 1740, mentionne les noms de François Dulubine, frère ermite de Notre-Dame de Lorette, reçu le 15 novembre 1761, et de frère Chrysogone Collas, reçu le 1^{er} juin 1765 (1). On ne sait s'il y en eut d'autres auparavant. L'ermitage, antérieur sans doute à 1760, semble avoir duré jusqu'en 1790 pour le plus grand bien du pèlerinage. Les lois révolutionnaires firent disparaître l'un et l'autre. Les ermites, n'étant pas des religieux, ne furent pas admis au bénéfice de la pension et durent se retirer dans leur famille. On sait les noms des trois ermites de Saint-Jean, de Blâmont, car ils figurent dans les papiers du district; on ignore ceux des ermites de Saint-Martin; peut-être, avaient-ils disparu avant la tourmente. Toujours est-il que leur modeste cabane fut détruite avec la chapelle voisine, quand la Convention fit abattre tous les signes religieux, placés hors des églises (1794). Le curé d'alors, François Potier, malheureusement gagné aux idées révolutionnaires, ne songea guère à protéger ces modestes édifices.

Les Pèlerinages récents

Les habitants de Saint-Martin gardèrent une affection fidèle à Notre-Dame de Lorette. La tourmente passée, ils désirèrent reconstruire la

(1) Ce renseignement nous a été gracieusement donné par M. l'abbé Huel, curé de Saint-Martin.

chapelle. Le curé, réconcilié sur place, revint à de meilleures dispositions ; chacun promit son concours par corvées et l'œuvre fut exécutée en 1810. La bénédiction lui fut donnée et le curé mourut le 11 septembre 1811.

L'édifice n'avait rien de remarquable ; ses proportions étaient moindres que celles de la chapelle primitive (1). Son plan était dépourvu d'élégance. Il ressemblait à une logette de vigne, surmontée de la croix, dépassant à peine les pampres verts de son rustique toit rouge.

En 1830, la commune, qui était propriétaire du terrain, consentit à abandonner tous ses droits à la fabrique paroissiale ; ainsi les curés furent chargés désormais de la chapelle et du pèlerinage.

Depuis ce temps, que de fidèles se sont acheminés par les sentiers verdoyants vers le sanctuaire aimé ! Jadis, à la veille de la moisson, il en venait volontiers pour demander d'échapper aux douleurs dorsales qu'infligeait le faucillage prolongé. Aujourd'hui personne n'a plus ce souci, mais il en est d'autres et l'on aime toujours à confier ses peines à Celle que notre foi proclame le *Secours des Chrétiens*. Aux Rogations, la paroisse se rend une fois en procession à la chapelle et y chante la messe de la station. Aux lundis de Pâques et de Pentecôte, les pieux promeneurs viennent assister à un office qui prend, dans un

(1) Voir : H. LEPAGE : *Statistique de la Meurthe*, p. 512.

tel cadre, un aspect poétique et grandiose. Mais ce qui donne au sanctuaire sa plus vive animation, ce sont les pèlerinages d'enfants au lendemain de leur première communion. Alors, la vie printanière déroule ses splendeurs par les sentiers fleuris, mêlant robes blanches et buissons blancs, cantiques sacrés et mélodies des oiseaux. Avec quelle allégresse, les âmes enfantines s'effrent à la Vierge, répétant la consécration de la veille, avec moins de recueillement peut-être, mais avec plus d'entrain ! Telle s'épanouissait la piété du pays, sans éclat comme sans prétention, confiante dans la protection séculaire de Notre-Dame de Lorette, quand, en août 1914, se renouvela le fléau de la guerre et de l'invasion.

Pendant les quatre années que durèrent les hostilités, le coteau de Saint-Martin se trouva placé à une faible distance du front qui s'était stabilisé vers le ruisseau d'Albe. Il subit d'effroyables bombardements qui défoncèrent toute sa crête. A en croire les communiqués de l'armée, *Notre-Dame de Lorette* en Lorraine ressembla plus d'une fois à la colline tragique de *Notre-Dame de Lorette* en Artois. Sous les ouragans de feu, la frêle chapelle devait fatalement périr comme les arbres, les ceps, les buissons d'alentour. Pourtant les hasards des combats ne furent pour rien dans sa destruction : la malveillance allemande en est seule responsable. Le 6 ou le 7 février 1915, des sections de troupes bavaroises purent, en une sortie de nuit, parcourir, sans

résistance, tout le plateau. Elles jugèrent spirituel, sans doute, pour marquer leur passage, de déposer des cartouches de dynamite aux quatre coins de l'innocent édifice et de les enflammer en se retirant ; on devine le reste. Le lendemain des patrouilles françaises constatèrent l'attentat et l'annoncèrent aux habitants de Saint-Martin, réfugiés dans les environs.

La protection de la Madone restait cependant acquise à ce lieu de désolation et la prière de nos héroïques soldats y continuait ses élans de foi et de confiance. Combien de grâces furent obtenues pendant tant d'heures terribles, nul ne le sait. Voici, du moins, un épisode qui vaut d'être raconté : c'est peut-être le plus merveilleux de toute l'histoire de Notre-Dame de Lorette (1).

C'était le soir du 6 avril 1915. Une compagnie du 37^e territorial, commandée par le capitaine Ségaux, devait faire la relève et occuper les positions avancées en face du ruisseau d'Albe. Les cent vingt hommes de la compagnie, divisés en quatre sections, traversèrent Saint-Martin en bon ordre, avant de gravir la côte. La nuit arrivait ; un incendie dévorait une maison du village. Le défilé devant le foyer ardent produisit sans doute des ombres que l'ennemi put observer de loin. Aussitôt l'artillerie allemande, avertie du mouvement, reçut

(1) Le journal « *La Croix* » l'a rapporté quelque temps après l'événement et il nous a été redit avec une émotion intense par le héros du drame.

l'ordre de concentrer son tir sur la côte 314. « Je passais devant ce qui restait de la chapelle, déclara le capitaine, et je finissais une courte prière que je faisais volontiers en cet endroit, en me rappelant mon frère, vicaire à Notre-Dame de Lorette à Paris, quand s'abattit soudain une grêle d'obus sur tout le plateau. Il en venait de Verdenal, du château Sainte-Marie, de la côte d'Igney, de Leintrey, du Remabois. Je criai de toutes mes forces à mes hommes : « Tous à terre ! » et j'attendis. Une rafale suivait une autre rafale. La canonnade dura une demi-heure, déversant sur nous plus de 3.000 obus de tous calibres. L'obscurité était si complète que je n'apercevais rien autour de moi. J'étais indemne, mais dans quel état allais-je trouver mes hommes ? Quand le feu cessa, un lieutenant m'appela et me dit : « Cela ne va pas mal, je n'ai point de blessés. » D'autres sergents s'approchèrent, en disant : « Nous l'avons échappé belle, il n'y a pas de casse. » L'appel fit retrouver les quatre sections au complet. Depuis lors, ajoutait le capitaine, je ne puis taire ma reconnaissance envers Notre-Dame de Lorette et, s'il m'arrive de rencontrer quelqu'un de mes poilus présents à cette affaire, je lui rappelle cette heure tragique et lui de répondre : « Ah ! mon capitaine, je ne sais pas comment nous n'y sommes pas tous restés. » — Mais, parbleu ! c'est grâce à Notre-Dame de Lorette. »

Depuis six ans, le cauchemar s'est dissipé et

dans ces régions dévastées règne une activité fiévreuse pour relever toutes les ruines. Le sanctuaire a-t-il trouvé place dans l'œuvre de restauration? Oui, certes; on pourrait même croire que son martyre lui fut un bien, à le voir reconstruit d'une façon si coquette et si riche. Ce fut le vœu de la paroisse et de toute la région que le plan en fût embelli et les proportions agrandies. On savait que les indemnités accordées seraient insuffisantes, mais, comme il y a cent ans, on promit d'y suppléer par corvées et par dons. Le monument de style gothique mesure 6 mètres de long, 3^m 20 de large et 6 mètres de hauteur. L'entrée porte, en guise de tour, une gracieuse image de Marie Immaculée, taillée dans la pierre par M. Huel, l'habile sculpteur de Nancy. M. le curé Huel et M. l'architecte Nicolas dirigèrent les travaux; les habitants transportèrent gracieusement tous les matériaux. L'autel en pierre, qui orne l'intérieur, fut payé par une souscription de la paroisse et des alentours. Le 14 juillet 1925 eut lieu la bénédiction. M. le chanoine Barbier, curé-doyen de Blâmont, récita les prières liturgiques et la messe fut célébrée devant une assistance nombreuse et recueillie. M. le curé Huel exprima sa joie de rendre à la Sainte Vierge un sanctuaire à une place où elle était honorée depuis des siècles, et son espoir qu'Elle y continuerait sa protection maternelle.

Voilà donc la chaîne renouée et les pratiques traditionnelles vivantes comme dans le passé.

Certes, la petite chapelle de Saint-Martin ne vaut pas la basilique de Lorette, comme ses buissons ne valent pas les lauriers de Récanati, comme notre ciel brumeux ne vaut pas le beau ciel d'Italie. Mais, dans ce doux sanctuaire, il y a la même dévotion à la Vierge, les mêmes enseignements pour la vie de famille, les mêmes consolations pour la pauvreté et le travail, les mêmes espérances d'une vie meilleure. Parents et enfants, laboureurs et artisans, n'hésiteront pas à suivre les pas de leurs aïeux et à gravir la colline ardue pour confier à Notre-Dame de Lorette leurs ferventes supplications et leurs hommages reconnaissants.



NOTRE-DAME DE LA DÉLIVRANCE

A LA GRANDE-HAYE (Nonhigny)

Pour aller invoquer *Notre-Dame de la Délivrance*, il faut pénétrer dans une contrée plus âpre, couverte de monticules broussilleux, qui préludent à la Vôge abrupte et boisée. Les fourrés, qui foisonnent, ont pris le nom de *Hayes*, auxquels se sont ajoutés des qualificatifs variés, pour les distinguer entre eux. Ici, c'était la *bonne* ou la *grande Haye*; l'usage n'a gardé que la dernière appellation. Par sa position, la *grande Haye* pourrait aussi bien se rattacher à Harbouey, à Montreux, à Parux ou à Petitmont, mais, en réalité, elle est plus proche de Nonhigny et fait partie de son ban.

Cet écart solitaire a son histoire, qu'il faut rappeler. Le duc de Lorraine, Henri II, en fit un fief (1616) qu'il donna au Sieur de Caboat, gentilhomme de sa cour, dont il voulait récompenser les services. Il lui accorda en même temps,

le fief pareil de *Grandseille*. Ces deux portions, taillées dans les domaines légués à la famille ducale par les derniers comtes de Blâmont, eurent qualité de seigneuries franches, avec tous les droits en usage. La *Grande Haye* comprenait environ cent jours de terre, presque tous plantés en bois. Durant plus d'un siècle, le fief n'eut point d'habitants, ses maîtres se contentaient d'en tirer de maigres revenus.

En 1632, le Sieur de Caboat l'avait déjà revendu au Sieur du Bourg, qui l'abandonna lors des malheurs de la Lorraine, en 1636. Réincorporé au domaine ducal, le fief échut enfin, vers 1690, à la famille Doridant, qui le garda jusqu'à la Révolution. Plusieurs membres de cette famille se signalèrent dans des charges honorifiques à Bruyères, à Rambervillers et à Nancy. Le XVIII^e siècle fut le beau temps du modeste domaine. Ses maîtres l'aménagèrent d'abord pour y résider l'été, puis pour y fixer leur demeure. Vers 1750, Marguerite-Jeanne Doridant, dernière fille de la famille, l'avait reçu en dot et l'avait apporté à son mari, Louis Le Febvre, Seigneur de Lesquevins et de Bouzanville. Leur piété les engagea à construire une chapelle qui fût à l'usage de leurs familiers. D'anciens titres mentionnent qu'ils donnèrent un pré à la cure de Montreux pour assurer à la Grande Haye la célébration de la messe dominicale. L'édifice fut placé sous le vocable de *Notre-Dame de la Délivrance*.

Pourquoi ce nom ? Comment s'établit la coutume

d'y venir en pèlerinage ? autant de questions obscures, faute de documents. Nous ferons cependant les remarques suivantes, capables de les éclairer d'un certain jour.

Parmi les faveurs que les pèlerins viennent solliciter dans ce modeste sanctuaire, les principales ont pour objet l'heureuse délivrance des femmes qui vont être mères. On peut voir là le sens du titre choisi pour la chapelle. Il pourrait cependant y avoir d'autres explications, car les Bollandistes qui citent, pour la France, une douzaine de vocables pareils, indiquent d'autres sortes de délivrances corporelles ou spirituelles. Ajoutons qu'on remarquait à côté de la statue de la Vierge, deux tableaux assez naïfs, représentant Saint Christophe et Sainte Apolline. Saint Christophe était invoqué là, comme à Baccarat, pour la guérison des convulsions infantiles ; Sainte Apolline était appelée pour le soulagement des maux d'yeux et de dents. N'est-ce pas là tout le cycle des maladies qui causent aux cœurs des mères de si graves préoccupations ? Aussi la dévotion qui conduisait à la Grande Haye avait un caractère de discrétion singulière ; les visites s'y faisaient sans bruit, isolément, au hasard des nécessités. Cependant la prière obtenait souvent le réconfort demandé, puisque la tradition ne s'en perdait pas et restait vivace, malgré le temps qui détruit tout.

Et si l'on cherchait sous quelle impulsion se sont développées ces pratiques, on pourrait peut-être reconnaître l'influence des curés anciens. Car, le

fait est frappant, les grâces demandées à la Grande Haye, ressemblent à celles qu'on va solliciter près des reliques de Sainte Richarde à l'abbaye d'Etival. Or, la paroisse de Montreux et Nonhigny fut donnée à l'abbaye d'Etival par Sainte Richarde elle-même, en 880, et elle eut pour curés, jusqu'à la Révolution, des Prémontrés envoyés par cette abbaye. On sait, d'autre part, que l'ermitage de La Maix, près de Vexaincourt, fut réuni pendant quelque temps à la cure de Montreux et, que le pèlerinage très ancien qui se faisait au lac de La Maix, fut interdit vers 1750, en raison des abus qui s'y étaient glissés. Peut-être y a-t-il corrélation entre tous ces faits.

Toujours est-il que pendant 57 ans, de 1731 à 1788, la paroisse de Montreux eut pour curé Charles Cordier, religieux vénérable, dont le ministère fut fructueux et à qui revint une bonne part dans l'établissement du culte rendu à *Notre-Dame de la Délivrance*. Son successeur, Nicolas Barbiche, suivit la même voie. Sa conduite fut des plus dignes pendant la Révolution ; il refusa énergiquement le serment constitutionnel et il dut émigrer. A son retour de l'exil, il ne put reprendre ses fonctions à Montreux, qui était tombé au rang d'annexe, mais il accepta la cure d'Azoudange où il mourut.

Les efforts de ces deux curés pour propager le culte de Notre-Dame de la Délivrance, s'accordaient pleinement avec les intentions des propriétaires de la Grande Haye. Les époux

Le Febvre moururent, en laissant une fille qui épousa, vers 1780, Jean Desbournot, de Nancy. Ce dernier est cité parmi les membres de la noblesse qui devaient assister à la réunion préparatoire du bailliage de Blâmont en 1789. Il est nommé comme propriétaire du fief de la Grande Haye, mais ne se présenta pas. On ignore s'il fut dépouillé de son bien par les lois ou s'il le vendit de plein gré. Vers 1800, le possesseur de la Grande Haye fut Christophe Batelot, de Blâmont, qui l'a transmise à ses descendants.

Disons-le, les nouveaux maîtres furent aussi pieux que les anciens. Ils se firent une joie de rendre la chapelle accessible aux pèlerins et d'y continuer les cérémonies traditionnelles. Car la dévotion à *Notre-Dame de la Délivrance* n'avait fait que sommeiller pendant les mauvais jours de la Révolution et les populations l'avaient reprise aussitôt après. Batelot répondait à de nombreux désirs en adressant, dès 1803, une demande d'ouverture pour sa chapelle, mais Mgr d'Osmond refusa en alléguant les termes du Concordat, défendant de rendre au culte les chapelles qui n'étaient pas paroissiales. Un peu plus tard, vers 1810, nous voyons de nouvelles instances, qui montrent l'empressement de la contrée à remettre en honneur le culte de la Madone vénérée. L'Evêché, cette fois, accorda la permission d'y célébrer la messe aux lundis de Pâques et de Pentecôte, « à cause de l'affluence des pèlerins ».

Le mouvement du pèlerinage ne cessa plus.

Nous ne dirons pas qu'il remua les foules, mais il étendit sur les environs son attrait silencieux. Il est possible qu'à certaine époque, la faible assistance ait fait interrompre la célébration de la messe aux deux jours fixés. Du moins, la bienveillance de M. Batelot ne fit jamais défaut, non plus que celle de ses descendants, M. Mathis de Grandseille et Madame, née Batelot, M. d'Hausen et Madame, née Mathis.

Lorsque ces derniers entrèrent en jouissance de leur héritage, ils n'eurent rien de plus pressé que de reprendre les traditions anciennes. En 1880, ils donnèrent une toilette neuve au modeste sanctuaire, obtinrent une nouvelle permission de l'évêché et s'arrangèrent avec les curés de Nonhigny pour que la messe fut célébrée les lundis de Pâques et de Pentecôte; eux-mêmes vinrent habituellement faire aux visiteurs les honneurs de leur propriété. C'était, pouvait-on dire, les grandes assises de la dévotion à *Notre-Dame de la Délivrance*, tandis que les audiences ordinaires continuaient toute l'année, au hasard des angoisses et des besoins toujours nombreux.

Les choses suivaient ainsi leur cours paisible et modeste, quand éclata la guerre de 1914. Toute la contrée fut cruellement éprouvée. Nonhigny fut saccagé et brûlé. La Grande Haye, peu distante du front, fut occupée par les troupes allemandes jusqu'à la fin des hostilités : c'est dire le pitoyable état où la retrouva son propriétaire. Avec M. d'Hausen nous déplorons que la chapelle



ne soit plus qu'un amas de décombres et qu'il ne reste aucune trace de la statue vénérée. C'est donc un nouveau temps d'arrêt pour le pèlerinage.

Mais les dévotions, qui ont leur raison d'être, ne meurent pas. Aujourd'hui comme hier, les chrétiens ont besoin de la protection de Notre-Dame de la Délivrance. Nous voulons espérer qu'une nouvelle image de la Vierge secourable tiendra la place de l'ancienne et que la Madone vénérée reprendra le cours de ses réceptions dans la chapelle de la Grande Haye, plus que jamais sief de bon renom.



ÉPILOGUE

Les lecteurs, qui ont bien voulu nous suivre jusqu'ici, auront peut-être pris intérêt aux détails pittoresques et historiques exposés dans ces pages, mais des esprits positifs nous demanderont si les pèlerinages sont encore de saison et s'il ne suffit pas de faire sa prière dans l'intimité de sa maison ou dans le calme de son église. Nous voudrions, avant de finir, dissiper ces doutes et rassurer ces hésitations.

D'abord, les pèlerinages font partie du culte public et ils ont les mêmes raisons d'être que lui ; ils ont toujours été en honneur dans l'Eglise et ils garderont toujours son approbation. De plus, ils augmentent le mérite de la prière, en y ajoutant le prix des sacrifices et des fatigues qu'ils imposent et le bénéfice de l'édification qu'ils répandent. Enfin, ils s'appuient sur ce fait d'expérience que Dieu ne se laisse pas vaincre en générosité et qu'il récompense magnifiquement les plus humbles démarches, inspirées par la foi de ses enfants en sa bonté infinie.

D'ailleurs, les résultats des pèlerinages ne sont-ils pas éminemment bienfaisants ? On nous accordera que la même observation s'impose pour les petits pèlerinages comme pour les grands : le public ne connaît que les prodiges les plus éclatants, comme les guérisons merveilleuses ou les conversions inespérées. Ces faveurs sont en nombre restreint, puisque Dieu ne prodigue pas le miracle qui est une dérogation aux lois naturelles. Mais, à côté des faits extraordinaires, qui donc a pu compter les faveurs ordinaires qui réconfortent, consolent ou encouragent ? Elles restent le secret des cœurs et des familles ; or, on peut les croire innombrables. Qu'on interroge les pèlerins sur les motifs de leurs démarches. Beaucoup répondront qu'ils viennent en action de grâces pour un bienfait obtenu ; d'autres déclareront qu'ils ont observé autour d'eux des succès pareils à ceux qu'ils demandent et que c'est un des motifs de leur grande confiance.

Les chrétiens n'ont donc qu'à continuer les pratiques de leurs ancêtres, en vue d'obtenir les protections et les secours dont ils ont toujours besoin. Ils sont irréprochables, s'ils se conforment aux sages directions de l'Eglise. Ils sont dans la bonne voie, si, à leur prière, ils joignent le travail et l'effort, mettant en pratique le proverbe : « *Aide-toi et le Ciel t'aidera.* » Ils se rendent dignes des bénédictions célestes, s'ils acceptent d'avance la volonté divine et s'ils cherchent le règne de Dieu avant les biens de ce monde.

Les modestes sanctuaires, dont nous avons esquissé l'histoire, n'ont pas le prestige des superbes basiliques. Ils ont néanmoins leur attrait : le charme des petits oratoires qui dilatent l'âme et mettent le cœur à l'aise ; la douceur du foyer où l'on sent la protection maternelle. On dit qu'une chapelle dédiée à Marie est un trésor pour le pays qui la possède. Puisse le Blâmontois connaître toujours le chemin des cinq chapelles dont l'a enrichi la piété des aïeux et y trouver, à toute heure de la vie, les consolations, le courage et l'espérance qui aident à la prospérité des peuples !



TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
LETTRE DE M. LE VICAIRE GÉNÉRAL JÉRÔME	I
AVANT-PROPOS	III
Notre-Dame de la Bonne-Fontaine, à Domjevin.	
Lointaines Origines	1
L'Ere des Prodiges.	5
La Chapelle	10
Pèlerinages marquants.	15
Notre-Dame de Bon-Succès, à Fricourt.	
Origines du Pèlerinage.	21
Phases diverses du Pèlerinage	23
Le Pèlerinage au XIX ^e siècle	26
Notre-Dame des Ermites, à Avricourt.	30
Notre-Dame de Lorette, à Saint-Martin.	
Origines de la Chapelle.	34
L'Ermitage de Notre-Dame de Lorette	38
Les Pèlerinages récents	39
Notre-Dame de la Délivrance, à la Grande-Haye .	46
 EPILOGUE	 53